

LE **ÉTUDIANT**

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
Rédigé en collaboration Universitaire

Vol. 1

Montréal, 22 Février 1912

No 7

AMOUR APRE

A mon ami Albéric Marin.

"Un amour comme pétri de volupté et de douleur"... "Timée," Platon.

Je veux aimer enfin d'un amour de douleur :
Je veux sentir mon cœur se briser et se tordre
Sous un baiser brutal qui toujours cherche à mordre
Sauvagement comme un effroyable étrangleur.

Et je veux une amante ayant sous sa pâleur
La force de Judith qui tua sur un ordre,
Et qui, son crime fait, les cheveux en désordre,
Laisse là son amant, le front haut, sans un pleur.

Ah ! que j'ai soif d'amour ; que j'ai soif de souffrance !
Je veux avoir bientôt cette âpre jouissance
D'être pris tout entier par un amour puissant ;

Par un amour mortel dont l'emprise nous glace
Alors que de ses bras soudain il nous enlace,
Un amour tout pétri de douleur et de sang.

H. P.

14 février 1912.

Directeur Général : Gustave Lacasse, E.E.M.
Rédacteur en Chef : Ch. N. Chamberland, E.E.D.

Abonnement : \$1.00 pour l'année Universitaire
CINQ SOUS LE NUMERO

AVIS

AUX HOMMES D'AFFAIRES ENTREPRENANTS!

Si vous cherchez un placement ou si vous voulez spéculer, arrêtez-vous un instant et examinez les occasions suivantes que nous vous offrons dans l'immeuble

TERRAINS

RUE DU PARC, 3 terrains 75 x 110, comatant \$2000, balance termes faciles.
Coin Fullum et DeFleurimont, 30 x 136, à 30c le pied, comptant \$300.
Rue Madison, à Notre-Dame de Grâces, 75 x 106, \$13.00, comptant \$500.
Rue Colbrooke, près Snownon, 50 x 137, à 40c le pied, comptant \$1300. Echangerait contre propriété.
Rue Melrose, coin av. des Pins, 175 x 109, à 24c, comptant \$2000, balance payable \$200 par année.
Rue Outremont, près Bernard, 4 terrains à 80c du pied.
Rue St-Audré, près Hughes, 50 x 80, \$150, comptant \$300.
60c le pied, av. du Parc, coin de rue, 50 x 100, comptant \$150.
Av. de l'Épée, près Bernard, 90 x 80, à 80c, \$1.25 le pied, terrain, un coin, 50 pieds de front sur la rue St-Laurent, par 93 pieds sur la rue Stanley, avec ruelle.
Rue Alice, près Sième avenue, 40 x 110, \$800, \$200 comptant, balance termes faciles.
Rue Labelle, près Bélanger, 50 x 110, \$1000, \$300 comptant.
Rue Casgrain, coin de ruelle, 24 x 78, \$1000, peu de comptant requis.
Rue St-Dominique, près Comte' 9 terrains, 21.3 par 78, à 50c.
Rue Casgrain, près Comte, 9 terrains à 45c le pied, 10 p. c. comptant.

PROPRIETES

\$800—St-Dominique. Un étage, un logement, beau grand terrain. \$300 comptant, balance \$100 par année.
\$4,500—Huntley, maison 4 logements, comptant \$1,500.
\$4,250—St-Urbain, près St-Viateur, 2 étages, 2 logements, bois, brique, 7 pièces, comptant \$500, balance \$150 par année.
\$5,000—Clark, propriété 2 étages, 2 logements, hangar terrain 100 x 93, belle place pour l'élevage des volailles.
\$950—Boyer, près Hughes, 1 étage, 1 logement, 4 pièces, bien finis, \$400 comptant, balance \$55 par mois.
\$3,300—Casgrain, cottage coin de deux ruelles, 8 pièces, comprenant 4 chambres à coucher, hangar, écurie et garage. Comptant \$1,000. Echangerait contre deux ou trois logements.

Pour renseignements supplémentaires, s'adresser à

J. B. BRUNET

76 RUE ST-JACQUES

TEL. MAIN 6767

Le Soir, ST-LOUIS 1781

L'ETUDIANT

AFFIRMONS-NOUS!

Vol. I

Montréal, 22 Février 1912

No 7

SOMMAIRE.

A l'œuvre!

Louis D. Desforges

Marmots.

Mar. R

Lettre d'un bachelier.

Paul M.

Billets doux!

L'homme au binocle.

A L'OEUVRE!

Je me souviens avoir lu dans un livre du vieux polémiste Drumont, ce passage où il rappelle les dénonciations de Deroulède contre Joffrin et la réponse du peuple, à qui le soldat-poète demandait d'aller protester sur la place de la Concorde : "Oui, oui, nous irons tous". — Et pourtant au jour fixé, personne ne vint, place de la Concorde faire écho aux appels de l'auteur des "Chants du soldat." —

N'est-ce pas un peu, en raccourci, l'histoire de "l'Etudiant" ?

Notre revue n'était pas encore née que tous criaient : oui, oui, nous vous aiderons ! Les dévouements semblaient devoir être inépuisables ; tel qui ne se sentait pas apte à manier la plume assez alertement, se chargerait de la propagande ; un autre n'avait pas le temps de faire des articles, mais, bon grammarien, il ferait volontiers la correction des épreuves ; et ce troisième qui ne se découvrait pas l'âme d'un journaliste, mais plutôt la bosse des affaires, aiderait avec plaisir à l'administration de la partie financière, tandis que ses voisins, "bons en discours au collège", promettaient, qui une chronique fantaisiste à la Rochefort, qui un docte et profond article à la Héroux. Et la revue naquit de ces promesses.

Comment elle a vécu depuis, vous le savez, comme vous savez aussi ce qu'ont fait les beaux prometteurs ! Est-il rien de plus navrant que de constater chez les étudiants cette absence de tout esprit de travail et de persévérance. On s'enthousiasme pour telle chose, on se monte la tête, on est prêt à tous les sacrifices : fondons un cercle de l'A.C.J.C. pour y travailler, publions une revue qui exprime la mentalité de Laval, et quand une fois, de peine et de misère, on a jeté les bases d'une organisation quelconque, ces petits messieurs s'en vont promener sur la rue Ste-Catherine, leur sourire suffisant et leur pardessus soigneusement repassé. Résultat : la tâche reste sur les épaules de quelques-uns. Mais on s'en bat l'œil, vous savez, et l'on critique, si tout ne marche pas à souhait !

J'ignore si je m'abuse, mais nulle part comme à l'université Laval, ai-je senti peser dans l'air cette morne et grise indifférence qui glace et fige ceux qui se centraient le cœur au travail. Une sorte d'impassibilité semble s'être emparée des étudiants et l'on ne la se-

coué que pour embêter le professeur en tapant du pied au cours, ou pour faire du potin au coin des rues.

S'il était donné à Rabelais de constater combien la jeunesse étudiante semble indifférente et détachée de tout, s'il pouvait voir de quelle inertie et de quelle aboulie elle fait preuve quand il s'agit d'aider à un mouvement qui exige autre chose qu'une chanson plus ou moins stupide, ou des coups de poings à la police, il serait tenté de rééditer à son égard cette phrase qu'il écrivait jadis : "elle est sans sentiment et comme en apathie!"

Je sais que ce sont là choses désagréables à dire, mais enfin le fait est là qui crève les yeux, et ce n'est certes pas en les complimentant qu'on réveillera les engourdis. "La loi de toute existence est le progrès, la marche en avant, dit Fonsegrive, et cette marche ne peut se produire sans une force de propulsion inhérente à l'être, sans une dépense de cette force, sans un effort ?" Est-ce en vivant le "j'm'en fichisme" que ces jeunes gens se préparent à être quelqu'un dans la bataille de la vie ? On dit et répète partout que la jeunesse étudiante est l'espoir de la race : or croit-on qu'à l'heure du combat elle soit bien ardente si au moment de la préparation elle dormait ou riait de ceux qui voulaient faire cet effort qu'exige la loi de toute existence ?

Non, parce que l'individualisme féroce est la seule règle de conduite qu'un grand nombre d'étudiants veulent bien reconnaître, et l'individualisme est l'ennemi du plus grand effort, du sacrifice, du dévouement, de l'idéal !

Il m'en coûte de noter ces faits, mais je serais content si d'en faire mention pouvait réveiller un seul étudiant. Car enfin, le mot de Drumont est éternellement vrai : "La mort gagne le monde par l'insensibilité et l'anesthésie," et si nos jeunes gens qui formeront, dans un futur rapproché, l'élite, la classe dirigeante, sont dès leur temps d'études, insensibles et anesthésiés, que sera-ce demain et que feront-ils de bien pour leur race, lorsqu'ils seront pris par tous les soucis de la lutte pour l'existence et que leur âme terne de jeunesse aura été contaminée à tous les contacts de la vie ?

Qu'on laisse donc de côté, dès aujourd'hui, le farniente perpétuel dans lequel semblent se complaire tant d'étudiants, et qu'on risque l'effort dont je parlais plus haut ; qu'on agisse une bonne fois.

C'est alors que nous verrons la revue de l'Université vivre un peu moins misérablement qu'autrefois, parce qu'on ne fera croire à personne qu'il n'y a pas assez d'intelligences dans toutes les facultés de Laval pour fournir en grande quantité de la bonne matière à lire à "l'Étudiant". Les rédacteurs actuels, qui ont fait plus que leur part, croyez-moi, seront soulagés d'autant et les collaborateurs ne perdront rien à consacrer quelques heures par semaine à ciseler un petit article qui leur tiendra la main souple. Mais il ne faut pas remettre à demain, l'exécution de cette bonne résolution ; à l'œuvre ! rappelez-vous : "quand l'heure a sonné, l'idée doit devenir acte."—

Louis D. DESFORGES.

BILLETS DOUX

JULÉS FOURNIER.— Plusieurs de "vos" lecteurs "nous" ont fait l'honneur de nous demander où vous aviez pris le texte du discours de M. Édouard Montpetit. Soyez donc assez bon de le leur indiquer.

DONATIENNE.— Nous regrettons de ne pouvoir vous renseigner parfaitement sur les projets de Brusko, parce que nous n'avons rien à faire avec lui. Non, mademoiselle, le susdit personnage n'est pas l'ex-président des étudiants en loi; d'aucuns disent qu'il est simplement un ex-"futur-président" de la jeunesse libérale.

E. AUCOIN, E.C.D.I.— Une très importante place est réservée à votre article dans notre prochain numéro.

HUGO de St-Victor.— Cessez donc de faire de la réclame au "Boum" barbare que votre plume revêche à court d'articles est la seule à griffonner.

A NOS LECTEURS.— Les vacances des jours gras nous forcent à ne publier que huit pages cette semaine.

Nous nous reprendrons la semaine prochaine et vous ne perdez rien pour attendre.

L'homme au BINOCLE.

LETTRE D'UN BACHELIER

Mon cher Inquisiteur,

Tu permettras à un vieux camarade de venir te relancer sous ton pseudonyme d'Inquisiteur, et de te dire franchement jusqu'à quel point m'ont douloureusement étonné les allusions dépouillées d'équivoque, dont tu émaillais, il y a quelques semaines, ton articulet "Les échos d'une conférence" à l'endroit du grec, du latin et du fameux cours classique sacro-saint.

Mon cher, six années passées à user nos culottes sur les mêmes bancs de collège, me mettent à l'aise pour te parler sans ambages. Tu es le dernier que j'aurais cru assez rétrograde, assez enlisé dans les dictionnaires et dans les gradus, pour venir écrire dans "l'Étudiant,"—une feuille qui prétend interpréter la mentalité des universitaires de 1912—une phrase comme celle-ci :

"Les applaudissements (des auditeurs de M. Le Braz) éclatent frénétiques. La cause du latin ! la cause du grec est sauvée !!"

Deux points d'exclamation pour ponctuer ton admiration. C'est bien triste.

Mon pauvre ami, tu viens trop tard dans un monde trop vieux.— Dieu merci ! la génération qui pousse à Laval comme ailleurs, ne pense pas entièrement comme toi. Et parmi tes camarades, tu peux être sûr qu'il s'en trouve, et plus d'un, qui voient plus long que leur nez. Pour

eux, pas besoin comme toi d'un binocle à cheval sur un cartilage nasal, pour corriger une myopie physique doublée d'une myopie intellectuelle qui ne se corrige pas aussi aisément.

Et pourtant tu ne prétendras pas que c'est un fruit sec qui s'adresse à toi. J'étais, je te le rappelle sans orgueil, rassure-toi, ce qu'on est convenu d'appeler un fort en thème, et même un fort en version. Les prix qui me furent donnés pour récompenser ces six ans de patience, ces six ans de piochage satisfait, couvrent trois grands rayons de bibliothèque. Les plus gros (La vie de Clovis, 14 x 8 x 4 pcs; trois des années les plus insipides de la Revue Canadienne, reliée en mouton du 24 juin) servent aujourd'hui à donner à mon pantalon ce pli que seul un bohème peut se payer.—Tu peux juger à l'embonpoint de ces in-folios, quelle importance on attachait dans notre cher collège, aux thèmes latins, aux versions grecques, aux si intéressantes strophes saphiques, fabriquées de façon si limpide et si claire que notre savant professeur, au crâne dépouillé, exigeait des auteurs une traduction littérale, afin de découvrir leur pensée, si artistement cachée dans les épithètes.

Mais, assez de badinage, l'avenir n'est pas si gai, même pour un B. A.—surtout pour un B. A., fût-il député ou ministre au parlement modèle.

Au sortir du collège, le bachelier a la tête bourrée de grec et de latin; chez lui et dans le petit cercle où il péroré avec suffisance, ses notions de philosophie, étudiée en latin, et partant indigeste, le font se rengorger. Sa première visite est pour M. le curé, ou M. le vicaire, les seuls qui soient à la hauteur. C'est une vraie fête à la gréco-romaine. On se renvoie les paradoxes et les aphorismes avec une dextérité admirable. Les "Barbara", les "Celesti" et toute la confrérie scolastique font les frais de la discussion, où tout le monde a raison puisque, si l'on a tort, on peut toujours se rabattre sur un "per accidens"!

Et tous les vieux rentiers de la paroisse de s'exclamer en chœur: "Ça en a-t-il de l'instruction, c'te jeunesse-là!"

Mais on ne vit pas de l'air du temps, cet air fût-il assaisonné de la poussière d'Esopé, Virgile & Cie.

Les études classiques actuelles, et je crois bien que c'est nous, les jeunes B. A., qui sommes aux premières loges pour bien voir—les études classiques telles que nous les avons faites, mon cher Inquisitor, façonent convenablement un avocat, un notaire ou un médecin, pourvu que le talent ne fasse pas défaut. Mais depuis un demi-siècle, c'est le même système; plus de vingt collèges dans la province de Québec font vivre les libraires de France, en écoulant à leurs élèves, des collections d'hiéroglyphes qui moisissent dans les caves. Depuis un demi-siècle, toujours le même latin, toujours le même grec, enseigné de la même façon assommante. Toujours pousser, inconsciemment sans doute, les jeunes élèves qui ne seront pas prêtres, vers les professions libérales encombrées. Toujours le même dédain pour ce qui est pratique. Toujours ignorer

que les arts et les lettres ne vivront au Canada, qu'à la condition que le commerce et l'industrie soient prospères. Toujours mettre la charrue devant les boeufs.

Des richesses naturelles, nous en avons. La Providence nous a servis largement. Nous en avons, mais nous les ignorons. Les mines, les pouvoirs d'eau, les forêts, les industries qui alimentent ces richesses, par qui est-ce exploité? Par des Anglais ou par les Américains.

Sauf de rares exceptions, la finance, le haut commerce, la banque, les compagnies de transport sont entre les mains de nos compatriotes anglais. Et pendant ce temps nos petits frères et nos petits cousins languissent devant les mêmes dictionnaires que nous, pour se trouver dans dix ans d'ici devant une perspective encore plus déplorable.

Ce qu'il faut, c'est jeter par-dessus bord ces vieilles barbes de forum et ces vieux farceurs de l'agora. A bas le grec! à bas le latin! Ce n'est pas là le pain qu'il faut pour la masse intellectuelle qui grandit dans les collèges : qu'on enseigne les mathématiques, les sciences chimiques et physiques, de façon pratique et sérieuse. Les Canadiens français pourront peut-être reprendre la place qui leur revient sur ce beau sol du Canada.

Mais hâtons-nous, avant qu'il soit trop tard, et que le découragement ne s'empare de nos troupes.

PAUL M.

N. de la R.—L'opinion émise par Paul M. est une opinion personnelle. Nous invitons chaleureusement les champions du Grec et du Latin à relever le gant qui leur est lancé.

UN CONSEIL D'AMI

Un beau soir d'hiver. La neige en flocons blancs tombait. L'âme prise par cette mélancolie noire qui l'étreint parfois à certaines heures dans la vie, je descendais seul la "main street", comme on dit dans notre belle langue. Soudain, presque à l'intersection des rues Prince-Arthur et St-Laurent, j'aperçois un vrai petit palais tout illuminé... Poussé par le désir de voir du nouveau et par le besoin de me distraire, j'entre. Inutile d'ajouter que la tristesse bien vite fit place à la plus franche gaiété, puisque j'étais au "Théâtre des Variétés" dont M. Oceau est le propriétaire-gérant. Amis, croyez-moi,

" Quand l'ennui vous assiège,

" Allez-y prendre un siège."

ZUT.

MARMOTS

(A Jean d'Arc)

Toc, toc...

C'est une petite Montréalaise, une sœur de Clé des Champs, qui frappe à son tour à votre porte. Ami "Étudiant", vous avez bien reçu ma sœur! Ne m'accorderez-vous pas un petit coin dans votre gentil journal?

Je reçois régulièrement avec plaisir tous les numéros de "l'Étudiant". Dans son avant-dernière publication, j'ai parcouru avec beaucoup d'intérêt l'article de Jean D'Arc sur les "Pères de famille". Que mon attention se soit portée spécialement sur cet écrit, il n'y a rien de bien surprenant. N'y touchait-on pas implicitement les femmes puisqu'il s'agissait de ménage?

"L'étudiant fatigué de ses études, dit Jean D'Arc, "par les soirs d'automne, revoit une douce image de jeune fille, blonde ou brune, aux yeux remplis d'amour." Nous aussi, pendant les soirs d'automne et même de printemps, que notre ciel soit assombri de nuages gris ou réjoui par un soleil de Pâques, nous rêvons aux yeux amoureux d'un blond ou d'un brun. Et la douce image nous transporte tandis que le roman abandonné, le "Sphinx blanc" ou "La peur de vivre", glisse de nos genoux et tombe sur le parquet sans nous arracher à notre extase!

Car nous en vivons alors un roman, oh! combien plus doux et plus empoignant que tous les Bordeau et les Chantepleure du monde. C'est notre propre roman que nous bâtissons! Les plus imaginatives et les plus ambitieuses se voient déjà au coin du feu, réchauffées tout autant par la bûche qui flambe que par le regard plein de chaleur du beau prince de leur rêve. Ils se parlent tendrement, la joue contre la joue, s'interrompant par des baisers comme pour mettre "le point rose du verbe aimer" à la fin de chaque phrase... Puis, quel nom donnera-t-on au petit? Tout en cherchant le plus joli, elle lui raconte qu'elle a déjà tricoté toute une manche du petit veston blanc, en pensant à lui qui peinait au bureau. "Si nous l'appelions Paul?" — "Oui, mais papa... et la discussion continue..."

C'est là la poésie du mariage, d'après Jean D'Arc, poésie qui sera affaiblie, enthousiasme quelque peu refroidi lorsqu'il faudra chercher le nom du quatorzième.

Il nous montre un père distrait que la naissance d'un fils semble avoir pris par surprise. C'est à se demander s'il est vraiment le père!!! Non seulement il ne sait quel nom lui donner, mais bien plus il ignore même son sexe! Heureusement pour lui, que son curé était là, et qu'il était roublard!!!

C'est ici que je ne partage pas l'opinion du bon Jean D'Arc. Non, que ce soit le premier, le quatorzième ou même le vingtième, c'est toujours avec une égale tendresse, avec le même plaisir que la mère voit apparaître son petit et qu'elle lui cherche son nom, car

c'est bien là la moindre des choses. Et pourtant la mère n'a pas seulement à se torturer la cervelle pour trouver un nom ou à s'accrocher désespérément au téléphone pour rejoindre un parrain et sa "commère". Non, c'est dans le silence des nuits qu'elle souffre, alors que sa "tendre moitié" ronfle paisiblement à ses côtés. C'est pour ce nouvel arrivé inconnu, qu'elle sacrifie ses plaisirs, ses journées, ses amusements, ses soirées. C'est lui qui la tient rivée à son foyer, le plus souvent seule sous la lampe, alors que le mari, distrait, oublie l'heure des repas et de la rentrée. C'est alors que la femme aurait besoin de "poésie", de mots tendres qui la reconforteraient. Discuter à propos du petit qu'on attend, lui serait un cordial qui diminuerait ses souffrances physiques et mettrait fin aux douleurs morales que lui cause sa solitude. Les premières suffisent amplement, sans ajouter encore les secondes. Inutile d'insister, n'est-ce pas ?...

La femme se trouve donc dans un état très désavantageux dans le mariage, et c'est l'homme qui s'en fatigue le premier ! Qu'est-ce à dire ?

Encore une fois, ami "l'Étudiant", merci de votre gracieuse hospitalité. Je voulais montrer à Jean D'Arc, qu'en parlant des pères de famille il avait malheureusement oublié les mères (ça se comprend bien, il s'adressait à des hommes); et que si, chez l'homme, la "poésie" du mariage s'envole avec les années et les naissances, la mère reste toujours aussi tendre et aussi mère. La naissance demeure toujours un sublime poème pour elle. En chaque nouvel "envoyé du paradis", elle voit un oiseau de plus qui charmera la cage de son babil enchanteur et une nouvelle abeille qui peuplera la ruche de ses bruissements d'aile et de ses bourdonnements et qui adoucira de son miel, l'amertume des mauvais jours.

Il est bon de faire penser aux jeunes gens toutes ces choses et le rôle douloureux de la femme dans le mariage. Si on pouvait les rendre ainsi des maris plus tendres et plus prévenants pour leurs épouses !

C'est la grâce que nous nous souhaitons.

MAR. R.

Autour des Buts

C'est demain (le vendredi 23) que notre club de hockey jouera sa deuxième partie de ligue cet hiver. Le train de nos excursionnistes quittera la gare Bonaventure pour Ottawa à 3.30 hrs p. m. demain. Que les partisans de nos couleurs ne manquent pas d'aller supporter nos équipiers.....et applaudir leur victoire.

En avant toujours, Laval !

EI. CAPITAN.

Chez les Chevaliers du Code

Lavergne (le ministre des cultes) a fait une sortie la semaine dernière, personne ne l'a vu depuis. Serait-il malade ? Oh ! oh ! ah !

Guerin, l'ex-futur porte-drapeau, n'était pas fâché de recevoir sa paye samedi dernier.

On dit qu'il a des dépenses supplémentaires de ce temps-ci. Est-ce vrai, Charley ?

Il est rumeur dans les couloirs de l'Université que le petit Bruno est allé à Ottawa faire un tour dans le but de refaire ses fonds.

Depuis que Brodeur est allé faire une retraite, il a complètement abandonné les réjouissances mondaines.

Il trouve maintenant ses délices dans la lecture de ses codes.

C'est ça, Régnier, donne l'exemple à Panneton et tâche de le faire travailler.

Lacasse, E.E.L., cherche une chambre (sa 8e depuis l'automne).

"Je voudrais faire du bureau", disait l'autre jour ti Thur Lessard à son ami Napol. "Tu ne devrais pas t'exposer, lui répond celui-ci, car les chaises des notaires ne sont pas assez solides pour toi."

On annonce pour la semaine prochaine, les fiançailles de Fauteux étudiant de Ière. C'est à l'opéra qu'il a commencé ses amours avec sa future.

C. TOUT II.

A VOUS TOUS

Voyons, gentils amis, soyez francs ; une petite amie de "l'Étudiant" vous intéressera-t-elle, mais ne vous demandez pas : d'où vient-elle ?... car vous ne le saurez pas.

Je sais que, tous, vous êtes souriants, oui ; c'est entendu, conclu, mais je ne doute pas que celles qui vous entourent ne passent auprès de vous de nombreux bons moments. . . . ennuagés à peine, peut-être de loin en loin, de quelques fâcheux quarts d'heure. Ne faut-il pas faire contre fortune bon visage ? Comme vous toujours, gais carabins, j'aime le sourire, ce sourire pas très joyeux mais si doux et si tendre cependant, qui entrouvre les lèvres et met dans les yeux l'éclat et la chaleur de la bonne jeunesse.

Pourquoi ne laissez-vous pas votre plaisir se répandre, afin de pouvoir éclairer et réchauffer un peu la vie des autres ? et comme la romance,

"Il ne faut faire aux (grands) enfants

Nulle peine, même légère."

Dans tous les combats, surtout dans celui de la vie, on aime à se sentir en compagnie de braves et gais amis. Si vous l'êtes, loin de s'éloigner de vous, on vous entourera.

Allons ! souriez un peu. Combien n'y a-t-il pas de bonheur à vous voir sourire ! Souriez, une autre fois nous rirons.

CAPRICIEUSE.